

XXXII. Critique de la Géopolitique Critique ou bien “Qui a peur de l’analyse géopolitique moderne?”

[Published first in: *Études Internationales* 106 (1/2008), 140-53]

Résumé: La question est posée en ces termes chez Gearóid Ó Tuathail (dorénavant G.T.) et son essai intitulé *Critical Geopolitics* (Géopolitique Critique).¹ Il s’agit d’un ouvrage ambivalent, qui présente au lecteur d’une part le plaisir intellectuel de pouvoir trouver et identifier des événements internationaux, méticuleusement groupés en catégories d’ordre chronologique, accompagnés d’une analyse intelligente en fonction de leurs éléments constitutifs, à savoir des données économiques, idéologiques et culturelles. D’autre part, nous autres lecteurs avons eu la satisfaction d’y retrouver en partie nos propres analyses sur les événements présentés par G.T. sans que cela ne nous pose un certain nombre de questions. Tout de même, pour l’auteur du présent article, l’analyse géopolitique n’a pas d’idéologie, ni de fixations ethnocentriques; elle n’est pas sous le contrôle des éléments nationalistes qui rendent service aux impérialismes des Métropoles contemporaines. Bien naturellement, l’application des conclusions fournies par l’analyse géopolitique à la politique, faite par les élites politiques métropolitaines, ne manque pas de visions et d’objectifs politiques. Cependant le point de vue, selon lequel on observe l’application des conclusions géopolitiques par les élites politiques, relève de la philosophie politique, il est à respecter, mais ne regarde pas l’analyse géopolitique en elle-même. Si les adeptes de l’école critique ne saisissent pas ce point délicat, ils ne cesseront

1. Gearóid Ó Tuathail, *Critical Geopolitics*, *Borderlines*, vol. 6, University of Minnesota Press, Minneapolis 1996, 315.

jamais de se trouver dans des luttes chimériques, découvrant des ennemis de la paix là où il n'y a que des amis et des défenseurs.

Mots-clefs: Géopolitique, Géostratégie, Critical Geopolitics, Gearóid Ó Tuathail, Astérios Chouliaras, Ioannis Th. Mazis, Géographie.

En ce qui concerne le vrai sens de la notion de Géopolitique que donne G.T. sur un plan herméneutique, nous avons constaté les choses suivantes:

1) il semble qu'il y a un malentendu sur ce qu'est la *Géopolitique* et les *géopoliticiens* et,

2) il semble qu'il y a une confusion entre la notion de *Géopolitique* et celle de *Géostratégie*. En plus, il nous semble que cette confusion a lieu à des moments forts de l'ouvrage; en tout état de cause, nous avons trouvé cet essai sérieux et intéressant.

Malheureusement, notre auteur est très critique à l'égard de Mackinder, et du travail de ce dernier au sein de la *Société Royale Géographique* de Londres. En fait, Mackinder fait prévaloir la *Géographie* en tant que science, ce qui nous semble être un bon choix. Il prétend par exemple que l'effort de Mackinder de travailler pour «*l'émancipation de l'esprit de nos enfants et différents remèdes contre un isolement excessif constitue une "attaque contre l'esprit britannique"*».² Pour nous, il est bien clair que Mackinder essaie «d'attaquer» l'ignorance sur des données, des caractéristiques et même sur l'entité de l'espace géographique international et de ses particularités qui dominaient la tête des jeunes britanniques. Son souci était d'inventer des méthodes pour transmettre le savoir et une bonne perception du territoire. Ces méthodes seraient utilisées probablement par la suite pour atteindre les objectifs nationalistes de l'Empire. Nous nous rendons très vite compte que son effort avait, à l'époque, un caractère ethnocentrique, ce qu'il avouait en disant: «... *il est important pour ceux qui gouvernent l'Empire International de bien percevoir les conditions géographiques qui existent ailleurs... Notre objectif est de pouvoir aider les gens à bien utiliser leur perception... à un niveau d'espace international, et il faut bien orienter l'enseignement de la Géographie dans cette même direction*».³

2. *Ibid*, 88-89.

3. Sir H. Mackinder, *On Thinking Imperially*, 1907 [Royal Geographic Society], 89.

Nous avons deux observations à faire sur ce point: a) *Mackinder ne se réfère jamais à «l'analyse géographique»*. Je souligne que pour ce géographe, ce qui importe est de bien faire connaître l'espace géographique de l'Empire aux jeunes. Il est motivé par une idéologie ethnocentrique et du coup par son désir de mieux faire protéger sa nation sur le plan international. Mais il s'agit d'une motivation «impérialiste» qui est bien claire dès le début. D'ailleurs il s'agit de l'idéologie dominante de l'occident industrialisé de la fin du XIXe siècle et du début du XXe, c'est-à-dire de l'idéologie dominante des Grandes Puissances de l'époque.

Si nous voulions nous lancer – malgré la méthodologie incomplète que cet effort demande – dans une critique anachronique et sans objectivité de l'ouvrage de Mackinder, on pourrait retenir ses tendances impérialistes, qu'il avoue d'ailleurs, ou bien même le fait qu'il n'était pas marxiste,⁴ même si le marxisme était apparu comme mouvement dès 1907. Dans ce sens nous ferions une critique qui viserait les intentions de Mackinder et sa façon d'utiliser la connaissance géographique, et pas la connaissance géographique telle quelle. Blâmer la science de la Géographie et l'analyse géopolitique d'un attachement à une vision impérialiste et en faire l'objet d'obscurs intérêts, serait une critique injuste. Ce serait accuser la science de la Biologie et de la Chimie comme responsables de la guerre biologique ou chimique, et aussi le terrorisme, qui les utilise comme moyens. De même, cela reviendrait à accuser la Médecine d'être responsable de toutes les atrocités expérimentales des Nazis à l'intérieur des camps de concentration de l'IIIème Reich.

Cependant, G.T., en parlant de «géopolitique classique» n'arrive pas à distinguer la part d'analyse de l'espace international et de ses paramètres, la part de mise en exergue de ces résultats sur le canevas de la réalité euclidienne (que constitue l'analyse géopolitique) et la part de projection de ces conclusions dans la logique de l'intérêt national (que constitue une proposition géostratégique). Malheureusement, l'auteur de la Géopolitique Critique ne fait aucun effort pour discerner l'analyse géopolitique de la géostratégie, c'est-à-dire pour distinguer le moment où le résultat de l'analyse géopolitique (et non pas l'analyse elle-même) se soumet aux intérêts ethnocentriques.

Il semble que G.T. ne peut se rendre compte que son exemple pré-

4. J'y fais allusion, en essayant de trouver une raison pour critiquer Mackinder.

fééré, celui de «l'œil suspendu»⁵ appartient à la géostratégie et non pas à la géopolitique, du simple fait qu'il n'y a pas d'œil sans corps ou de corps sans pieds ; du fait même de l'existence des pieds, on arrive à une dépendance par rapport à un espace bien défini qui, au moins en ce qui concerne le XXe siècle, est synonyme de formations ethniques ou ethnotiques. Mais si l'on prend, par exemple, les satellites pour des «yeux suspendus mécaniques», on constate qu'ils maintiennent aussi une relation de dépendance, puisque sur le plan de la communication et de l'appartenance ils sont directement liés à une formation *étatique, ethnique* ou *ethnotique*. Même les satellites se retrouvent avec des «*pieds*» sur terre, ce qui signifie qu'il y a une dépendance entre cet «*œil*» et l'espace géographique particulier où se trouvent les propriétaires du satellite, responsables de son approvisionnement et de son entretien. Par conséquent, ces «*yeux suspendus mécaniques*» seront forcés d'utiliser les résultats de leurs observations pour préserver la prospérité de l'état auquel ils appartiennent. Ce fait ne constitue pas, cependant, seulement une «*analyse géopolitique ethnocentrique*».

Il faut d'abord noter qu'il s'agit d'un terme qui s'annule automatiquement et qui n'a aucun sens au sein de l'analyse *géopolitique systémique et contemporaine*. Cette analyse ethnocentrique se réfère à deux étapes: i) l'étape qui correspond à l'enregistrement et à l'analyse des données géopolitiques et ii) l'étape de l'exploitation géostratégique des résultats de cette analyse. La géostratégie est ethnocentrique uniquement dans le sens où *elle constitue la méthode qui gère l'observation de l'environnement international de l'acteur national et la réaction de ce dernier dans ce milieu*. Elle ne se réfère pas seulement à des systèmes de structures ethnocentriques, constituées uniquement par des parties et des structures systémiques qui tombent obligatoirement dans la catégorie des formations ethniques ou ethnotiques, mais, elle peut s'appliquer également à des systèmes constitués par des pôles de puissance relatifs à la défense, l'économie, la politique ou/et la civilisation.

L'analyse géopolitique contemporaine, que l'on se réfère à Lacoste ou à Cohen, constitue une méthodologie de forme systémique dont les éléments sont déterminés *ad hoc*. En ce qui concerne notre personne,

5. Qu'il utilise pour critiquer le «perspectivisme cartésien de la Géographie». Voir relativement Tuathail, *op. cit.*, 41-45 et 94-101.

je distingue, d'un point de vue méthodologique, quatre pylônes fondamentaux: 1) défense, 2) économie, 3) politique, 4) culture/information. J'ai également maintes fois souligné l'existence et l'importance de l'idée de «représentation» dans le cadre d'une analyse géopolitique dégagée de toute idéologie et désireuse d'incorporer cette idée dans un système d'éléments qui font l'objet d'une classification.

La question qui se pose à ce point est : pourquoi analysons-nous le pouvoir? Est-ce parce que les géopoliticiens ne travaillent que sur des guerres impérialistes? Même s'il y en a parmi nous qui ont cet objectif, il faut admettre qu'il y en a d'autres qui travaillent pour prévenir et éviter ce genre de guerres. Serait-il possible que *«la Géographie serve d'abord à faire la guerre»*,⁶ mais qu'elle serve aussi à l'éviter? À notre avis, et aussi selon l'opinion d'Yves Lacoste, l'outil géographique peut aussi bien être utilisé pour analyser et pour révéler des «objectifs impérialistes». D'ailleurs, la technologie a-t-elle une part de responsabilité dans la production d'armes? Sur ce point, on peut ajouter une remarque d'Axelos à propos du progrès technique, qui nous paraît intéressante: *«Le progrès technique est un couteau à double tranchant. Il peut aboutir à la destruction de l'Homme, cependant l'Homme s'en sert pour mieux se préparer et se protéger contre les maux que ce progrès peut provoquer. Il ne faut pas vivre dans la peur du progrès technique, comme s'il s'agissait de quelque chose d'étranger et d'éloigné»*.⁷ Donc, ce serait peut-être une erreur que d'accuser la géopolitique de fixation ethnocentrique, ou – pire encore – d'arrière-pensée impérialiste jetant une lumière louche sur l'ensemble de la méthode géopolitique.

Par ailleurs G.T. lui-même, en se référant à Antipode, la «Revue Géographique Radicale» parue en 1969, dit que: *«... elle a aidé à donner au savoir géographique et à l'étude de l'espace une dimension politique d'un vrai produit social. Davantage encore, cette revue a souligné le besoin de profonde révision au sein de la géographie contemporaine»*.⁸ *Pour la première fois, la décolonisation soi-disant du savoir géographique et de la connaissance du territoire se posent en tant que vrais défis*; et il ajoute,

6. N.d.A.: Selon la charmante provocation d'Yves Lacoste.

7. N. Vatopoulos, «Vers une recherche sans fin», entrevue avec K. Axelos, dans le journal *«I Kathimerini» (Le Quotidien)*, 15.

8. G. Tuathail, *op. cit.*, 58.

peut-être sans très bien comprendre le danger du terme qu'il utilise, que «...la réorientation postmoderne⁹ de la *Géographie contemporaine* était alors annoncée». Il fait aussi ce genre de commentaires au sujet de la revue *Political Geography Quarterly*, de Peter Taylor et John O'Loughlin, parue en 1982.¹⁰

Ces deux remarques prouvent l'évolution de la Géographie vers ce que notre auteur appelle la «*géographie contemporaine*». Cependant, il s'agit d'une tendance qui préexistait, en tant qu'approche principale chez lesdits (même par G.T.) «classiques», c'est à dire les maîtres allemands et anglo-Saxons (à savoir F. Ratzel,¹¹ K. Haushofer, H. Mackinder, N. Spykman).¹² Quant à nous, nous voudrions faire deux observations: 1) Les maîtres cités ci-dessus sont passés de la *géopolitique* à la *géostratégie* sans s'attarder sur une longue discussion méthodologique, qui sert sans doute beaucoup à l'épistémologie, mais n'est pas de grande importance pour leur travail. Pour eux, l'utilité de l'analyse géopolitique était *d'importance nationale* et avait comme seul objectif *de servir leur nation*, et les objectifs imposés par *l'idéologie dominante de l'époque*, pour construire *un état hégémonique, ou un état qui aspirait à en devenir un*; et 2) ils ont, eux aussi, suivi une approche systémique dans leur analyse. Tout simplement les unités structurantes des systèmes qu'ils avaient utilisés sur le plan planétaire étaient des morphèmes étatiques, ethniques ou ethnologiques parce qu'ils nécessitaient une analyse géopolitique en matière d'hégémonie et de pouvoir.

Les références faites par G.T. à Lacoste, Taylor et à O'Loughlin, aussi bien que ses références aux revues *Antipode*, *Political Geography Quar-*

9. Ibid. Le mot en gras est de nous. Il s'agit d'un sujet qui fait partie d'un ouvrage que nous préparons, lequel vise, entre autres, à la critique de l'approche derridienne de la Géographie et de la Géopolitique. Cette approche au sein de l'analyse de la géopolitique nous intéresse nous-même et constitue un sujet de doctorat du Laboratoire d'Analyses Géopolitiques de l'Université Ionienne.

10. Tuathail, *op. cit.*, 58.

11. F. Ratzel, *Der Lebensraum*, Introduction I.Th. Mazis, Traduction M. Makri, ed. Proskinio, Athènes, 2001, 159 [nouvelle édition: I.Th. Mazis, *O zotikos xoros tou Freiderikou Ratzel* [Ο ζωτικός χώρος του Φρειδερίκου Ράτσελ], Herodotus, Athènes 2014].

12. N. Spykman, *La Géographie de la Paix*, Traduction P. Kelandrias, Introduction et commentaire I. Th. Mazis, Ed. Geolab et Papazissis, Athènes 2004, 224.

terly, et à Hérodote, prouvent même à l'observateur le plus méfiant de l'aventure géopolitique que:

a) même pour G.T. il existe une certaine analyse géopolitique susceptible de «*décoloniser*» l'approche «*impérialiste*» des «*ethnocentriques*» qui pour lui représentent les approches géopolitiques des «*classiques*». Bien entendu, il s'agit ici de la confusion entre *la géopolitique* et *la géostratégie*, dont nous avons déjà parlé au début de notre article.

b) Ces références justifient notre insistance pour clarifier la notion de *l'analyse géopolitique systémique* et la distinguer de *l'application des conclusions de cette analyse dans la pratique de la politique* (c'est-à-dire la «*géostratégie*»).

Nous insistons sur ce point dans la plupart de nos textes depuis 1988. Répétons que pour nous, *l'analyse géopolitique n'a pas d'idéologie, ni de fixations ethnocentriques; elle n'est pas sous le contrôle des éléments nationalistes qui rendent service aux impérialismes des Métropoles contemporaines*. Se servir de notre analyse géopolitique comme d'un outil revient clairement à faire la distinction d'avec l'analyse elle-même. Bien naturellement, *l'application des conclusions fournies par l'analyse géopolitique à la politique, faite par les élites politiques métropolitaines, ne manque pas de visions et d'objectifs politiques*. Cependant le point de vue, selon lequel on observe l'application des conclusions géopolitiques par les élites politiques, relève de la philosophie politique, il est à respecter, *mais ne regarde pas l'analyse géopolitique en elle-même*. Si les adeptes de l'école critique ne saisissent pas ce point délicat, ils ne cesseront jamais de se trouver dans des luttes chimériques, *découvrant des ennemis de la paix là où il n'y a que des géographes scientifiques amis et défenseurs de cette dernière*.

La confusion par G.T. entre les notions de géopolitique et de géostratégie devient plus nette dans d'autres extraits du même ouvrage. Examinons-en certains:

1) G.T. écrit que: «*À la fin des années '80, John Agnew et moi, nous nous sommes mis à travailler sur la notion de Géopolitique en des termes plus vastes. Dans un ouvrage finalement publié en 1992, nous avons commencé par Foucault qui prétendait que la Géographie en tant que Logos/discours constitue une forme de Pouvoir/Savoir. Cette position nous a conduit à prétendre à notre tour que la géopolitique devrait*

«être redéfinie de façon critique en tant que pratique de Logos, à travers laquelle les intellectuels de la formation de l'état spatialisent la politique internationale de façon à présenter le monde comme un assemblage de territoires, d'hommes et de drames de toute sorte. Ce dont nous nous sommes rendu compte était que l'étude de la géopolitique constitue une étude de la spatialisation de la politique internationale faite par les grands pouvoirs et les états hégémoniques». ¹³

Notre réponse qui a comme but de démontrer les problèmes logiques qui ressortent du texte que nous venons de citer est très simple:

1) Le Savoir c'est du Pouvoir, certes, mais oserions-nous proposer *l'ignorance comme un remède à la Guerre et à tous les maux que peut provoquer le pouvoir découlant de tout pouvoir?* Assurément non, parce que le Savoir nous aide à comprendre quelle est la nature du Pouvoir et de toutes les menaces sociales, il nous permet de comprendre les problèmes sociaux et révèle comment fonctionne la résistance aux maux qui déferlent sur l'humanité, la liberté et la dignité sociale et individuelle. Du reste, le Savoir ressemble à un couteau particulièrement tranchant, qui sert aussi bien à couper la nourriture pour survivre, qu'à assassiner notre prochain. C'est un choix qui n'incombe qu'à nous et qui ne relève pas d'une morale inexistante ou de *l'immoralité de l'instrument même*.

2) La Géopolitique ne constitue ni une raison idéologique ni une rhétorique qui pourrait servir de propagande ou de plaidoyer aux décisions des élites politiques et des pouvoirs hégémoniques / impérialistes. Son objet est de révéler des échantillons dynamiques de (re)distribution de la puissance.

2.1) L'utilisation partielle d'éléments de la réalité ou bien le recours à des éléments fictifs dans le discours des hommes politiques et des spécialistes de la communication, ne sont pas à mettre sur le compte de la réalité elle-même, tout simplement parce qu'elle existe. L'analyse géopolitique systémique transcrit cette réalité de la manière la plus complète possible, la préservant ainsi au moins des interprétations déformées dont elle fait l'objet.

2.2) La géopolitique *étudie, décrit et prévoit, à partir de données précises, les évolutions de son modèle systémique*. Et si on dégage des éléments de cette analyse et que l'on s'en sert pour faire de la propagande,

13. Tuathail, *op. cit.*, 59.

l'analyse elle-même n'en est pas responsable. Jésus et César Borgia se déclaraient tous les deux Chrétiens mais leurs ressemblances s'arrêtaient heureusement là!

2.3) La géopolitique ne propose pas de discours politique, de modèle idéologique, de théorie politique. L'analyse géopolitique décrit le système et ses sous-systèmes, complète l'image du système qu'elle examine en la débarrassant des préjugés idéologiques, des fantasmes et des représentations collectives et aussi des clichés nationalistes. *La géopolitique est un savoir pur et le savoir n'est pas responsable de l'usage que les institutions sociales ou politiques lui réservent.* De tout ce qui précède et qui peut sembler aussi ennuyeux qu'évident, il est clair que la géopolitique ne spatialise pas la politique internationale dans le sens d'une plaidoirie en faveur de décisions politiques déjà prises qui adopteraient après coup l'allure séduisante et convaincante d'une réalité délimitée dans l'espace et facilement quantifiable.

Au contraire, la Géopolitique peut dévoiler toute arrière-pensée de la politique, tous ses secrets, et faire en sorte que les informations dissimulées à la société afin de mieux la contrôler soient révélées, mais aussi elle peut révéler toute spatialisation, tout produit de manipulation. Pour y parvenir, l'analyse géopolitique utilise *les signifiants spatiaux* et s'en sert pour divulguer *les signifiés spatiaux*. Dénuée de toute *représentation* et *fixation idéologique*, se servant d'une *méthode systémique pure*, elle renverse toute manipulation étudiée par les puissances politiques et travaille dans ce sens pour le bien commun. G.T. (Gearóid Ó Tuathail), malheureusement, se bat contre des moulins à vent dans son ouvrage. À vrai dire, il ne se bat pas contre la Géopolitique, mais contre la *Géo-propagande*, et le *Géo-messianisme*. *G.T s'oppose aux choix géostratégiques qui proviennent du nationalisme et de l'impérialisme. C'est là, et seulement là, qu'il va nous trouver d'accord.*

Nous retrouvons malheureusement plus ou moins les mêmes concepts dans les autres positions de G.T. Nous avons toutefois isolé, par la suite, un point qui à notre avis laisse surgir encore un grand malentendu. L'auteur (Gearóid Ó Tuathail) écrit: «*La Géopolitique officielle se réfère aux pratiques de spatialisation qui sont utilisées par les philosophes de la stratégie¹⁴ et les intellectuels qui se proclament maîtres de l'atlas*

14. N.d.A.: Il parle de la «Stratégie» en voulant parler de la...Géopolitique !

*politique mondial. Ces intellectuels sont responsables de la formation de l'état, employés par les Instituts de la Stratégie¹⁵ et d'autres centres d'observation et de recherche de la société des citoyens. Contrairement au raisonnement indépendant, des états impliqués, le raisonnement de ces stratèges suit des règles typiques qui régissent la production des descriptions spatialisatrices, des déclarations ou des recherches au sein du théâtre international».*¹⁶

Le terme de «géopolitique officielle» employé par G.T. nous paraît indéchiffrable! Parlerons-nous jamais de «mathématiques officielles» ou de «biologie officielle»? Toute notre analyse jusqu'alors nous amène à penser qu'ici G.T. fait appel à une géopolitique orientée et régie par une certaine idéologie, donc une «nongéopolitique», autrement dit une «géo-propagande», qui n'est pas sans évoquer la «biologie bourgeoise et prolétaire» annoncée par le biologiste Lychenko! Au sujet de cette définition nous ne sommes pas d'accord avec G.T. D'ailleurs dans sa propre terminologie, l'auteur identifie sa «géopolitique officielle» à un produit des «philosophes de la stratégie» (sic) et des «Instituts Stratégiques». Il n'en faut pas davantage pour être convaincu du vrai problème de l'école critique de la géopolitique, qu'est la confusion entre géopolitique et géostratégie.

Il s'agit d'une équivoque que G.T. reconnaît et souligne,¹⁷ mais son effort pour s'en défaire est malheureux à cause d'une autre erreur fondamentale, concernant les définitions des deux notions de Géopolitique et de Géostratégie. Nous pensons qu'il vaut la peine de dédier un ouvrage spécialement conçu à l'école critique en détail, car il s'agit d'une école de pensée qui pourrait apporter beaucoup. Sans doute, le regard suspect qu'elle jette sur la *Géo-propagande*, et en même temps une critique constructive, peut mettre en avant l'analyse Géopolitique systémique en tant qu'outil particulièrement intéressant dans l'interprétation du devenir international. En Grèce aussi, il y a eu des textes de la même école¹⁸

15. N.d.A.: Il parle à nouveau de «Stratégie» et non pas de «Géopolitique».

16. Tuathail, *op. cit.*, 60.

17. Voir le chapitre intitulé «La textualité de la Géopolitique» dans G. Tuathail, *op. cit.*, 63-67.

18. A. Chouliaras, *Mythes Géographiques de la politique internationale*, Ed. Roes, Athènes 2004, 213.

qui tentent de signaler ce que peut représenter la Géopolitique dans l'inconscient collectif populaire. C'est en lisant de tels textes qu'on se rend compte que leurs auteurs condamnent la Géopolitique et toute narration géopolitique. De plus, pour présenter des vues critiques ils citent l'opinion de spécialistes de la science politique tels que J. Nye, d'historiens comme F. Fukuyama, P. Kennedy, R. Chase ou S. Huntington, de journalistes comme R. Kaplan, d'hommes politiques, comme Kissinger, de spécialistes des relations internationales comme Z. Brezinski et d'autres, qui ne se sont jamais proclamés géopoliticiens ni géographes. Dans l'ouvrage de Chouliaras, il y a onze «narrations», dites géopolitiques, provenant des spécialistes qu'on vient de citer et d'autres encore qui, selon notre auteur, emploient rarement le terme «géopolitique».¹⁹ Si le lecteur s'interroge sur les raisons de cette catégorisation, l'auteur nous propose ses propres vues:

*«Il s'agit de narrations "géopolitiques" parce que: i) on a affaire à des interprétations holistiques de la Politique internationale qui mettent en relief l'importance de l'"espace"; ii) on y présente le lien entre la politique internationale et l'exercice de la politique étrangère. Mais avant tout, iii)²⁰ elles présentent de grandes similitudes avec les analyses géopolitiques du début du XXe siècle».*²¹

Ici, à nouveau, il s'agit de la même conception erronée que celle qui caractérise G.T., puisque l'auteur grec des Mythes géographiques se meut lui aussi dans le cadre de l'«approche critique» de cette soi-disant «géopolitique» imaginaire qu'il dénonce, sans effleurer du tout la Géopolitique et la Géographie contemporaine, dont G.T. lui-même reconnaît l'essence scientifique.

Nos contestations et nos différences avec les positions qui précèdent sont nombreuses. Tout d'abord, en ce qui concerne le troisième point (iii), nous pouvons dire que la similitude d'un système avec un autre ne justifie pas une égalité entre les deux. En mathématiques, on parle d'égalité quand il s'agit d'entités de la même quantité, de la même forme et de la même nature. Ainsi donc, la simple application de la logique mathématique pourrait nous éviter des malentendus similaires. Par

19. *Ibid*, 82.

20. La numération latine est notre fait.

21. A. Chouliaras, *op. cit.*, 82-83.

ailleurs, les éléments caractéristiques et décisifs pour ladite similitude, d'après l'auteur sont:

Le fait d'interpréter la réalité internationale; le fait de constituer une «proposition politique» sur un arrangement qui servirait aux intérêts ethnocentriques; le fait d'effectuer une approche impérialiste au sujet de zones d'influence de la part des puissances hégémoniques. Les caractéristiques «impérialistes», dans le meilleur des cas, ne peuvent être restituées qu'en utilisant les conclusions de l'analyse géopolitique. Elles ne constituent en aucun cas une «analyse géopolitique» et encore moins une «analyse géopolitique systémique». Nous avons souligné à plusieurs reprises que l'analyse géopolitique systémique ne propose pas de mesures d'action ni d'approche polarisée du Complexe Géographique Systémique. L'échantillon géopolitique emploie le verbe «être», jamais «il faut». Ce dernier n'est utilisé que par la synthèse géostratégique. Le résultat d'une analyse géopolitique est exempt d'idéologie, de jugements de valeurs et de positions. Il ne fait que présenter les composantes vectorielles de la distribution de la puissance dans le Complexe examiné.

Mais revenons sur le premier point. En particulier, nous avons les remarques suivantes à faire :

1) Dans quel sens peut-on prétendre que les «*interprétations holistiques de la politique internationale*» constituent de la «*géopolitique*»? Il nous semble qu'il s'agit de propositions aux prétentions idéologiques bien fixes, servant tel ou tel autre pôle d'exercice du pouvoir, à l'intérieur d'un système spatial précis. Si l'auteur des *Mythes* considère les approches empiristes anglo-saxonnes de Sir Halford Mackinder et N.J. Spykman comme «holistiques», les deux derniers ne sont pas des géographes mais... des poètes. L'analyse géopolitique systémique souligne l'historicité des phases à l'intérieur desquelles elle agit et elle souligne le caractère nul de la métrique de la puissance des indices géopolitiques si ces derniers ne sont pas déterminés quantitativement et temporellement à l'intérieur de la même phase historique. Où donc l'auteur des *Mythes* voit-il l'«holisme de la géopolitique»? Nous sommes confrontés à une véritable théologie, à un culte de l'absolu et non pas à une simple analyse, car à notre avis cette interprétation fonctionne sans méthodologie réelle, sans définition des agents d'un système étudié et sans la classification qui doit suivre. Comment pourrait-elle être confondue avec la géopolitique?

2) Selon quel critère ces interprétations, du simple fait «*d'accorder une importance à l'espace*» –comme c'est le cas en géologie, océanographie, climatologie etc. –, correspondent-elles à de la géopolitique ? Et quel type d'espace peuvent-elles évoquer, à partir du moment où elles ne conçoivent pas la typologie des différents genres d'espace? Alors, pourquoi ne pas représenter des interprétations de la géohistoire par exemple? La géohistoire représente elle aussi une partie de la connaissance humaine qui peut comprendre des «interprétations holistiques» (marxistes, néo-marxistes, libérales, constructivistes etc.), et de plus, elle attribue une grande importance non seulement à la dimension du Temps mais aussi à celle de l'Espace. D'ailleurs cette vision latérale serait injuste pour nous auteur, qui depuis 1988, avons publié des textes relatifs au *Temps Géographique*²² que nous avons conçu un peu à la façon des marxistes, étant influencés par l'école philosophique allemande de Marx et de Hegel. D'autant plus que, à travers ces lignes nous nous permettons à réclamer à D. Harvey²³ ce même terme qu'il n'a utilisé qu'en 1991.

3) Pourquoi pourrions-nous penser que l'interprétation holistique serait une caractéristique principale de la Géopolitique seulement ? Pas même dans les textes de F. Ratzel, fondateur de la Géographie Politique (plus tard appelée géopolitique), nous ne distinguons de telles caractéristiques «holistiques». La publication par A. Stogiannos en 2012 d'une étude de l'œuvre de Ratzel éclaire de nombreux points donnant lieu à des conceptions erronées. L'analyse géopolitique systémique contemporaine, et surtout l'analyse systémique quantitative, est une approche lacatienne néopositiviste, sans caractéristiques holistiques intéressées, comme c'est le cas pour toute théorie politique, même celle de ladite «École critique». Il serait utile de proposer une définition de ce «Système Holistique de l'Interprétation».

4) Quel est alors, pour l'auteur des Mythes Géographiques, la définition de la Géopolitique? Quel est vraiment le point où il cite sa propre définition préférée ? Il serait utile pour le lecteur de s'y référer pour pou-

22. Voir I.Th. Mazis, *Le Temps Géographique et Économique*, Annexe Scientifique *ETUDES* de l'Université du Pirée, 1988. Voir également la réédition du même auteur, *L'application du Temps Géographique revisitée, pour le modèle périphérie-centre*, Edition Universitaire Grecque, Athènes 1989, 73-120.

23. D. Harvey, *The Condition of Postmodernity*, Blackwell, London 1991.

voir faire ses propres comparaisons, distinctions ou conclusions. Nous constatons que la définition que nous donnons de la géopolitique n'apparaît nulle part dans le texte de l'auteur des *Mythes Géographiques*, pas plus que l'approche méthodologique que nous proposons, même si elle doit être réfutée, ce qui nous paraît normal au sein d'un vrai dialogue scientifique. Avec une œuvre qui compte 3000 pages, nous avons le droit de dire que cette lacune fait du corpus théorique de l'auteur des *Mythes Géographiques* un ouvrage incomplet.

Maintenant, pour ce qui est du deuxième point (ii) que présente l'auteur, on peut faire les remarques suivantes:

1) Pourquoi l'auteur des *Mythes Géographiques* considère-t-il que la Géopolitique fait le «*lien entre l'analyse de la politique internationale et l'exercice de la politique étrangère*»? Même s'il en allait ainsi – ce qui n'est pas le cas, en particulier dans l'analyse géopolitique contemporaine²⁴ – une telle pratique ne serait pas blâmable.

Cela reviendrait à condamner, entre autres, les Études Géostratégiques qui l'appliquent. Pour tout ce qui concerne les connexions canoniques de la géopolitique, Y. Lacoste est absolument clair. Il nous dit: «*La géopolitique nous permet de retenir une image de la réalité politique prise de loin; en plus la géopolitique n'est pas une science, ni une forme de recherche normative*».²⁵

2) Chouliaras, en plus d'avoir ignoré nos propres ouvrages, n'a pas saisi la chance d'approfondir les notions présentées par Yves Lacoste et Michel Foucher.²⁶ S'il l'avait fait, il n'aurait pas manqué de se référer à la notion de *représentation*, acceptée par la Géopolitique et fondée par Lacoste dans l'approche de la *Nouvelle Géopolitique* lacostienne ou la *Géopolitique Systémique* (selon nous), c'est-à-dire à la notion de narration d'une réalité vue sous le prisme d'une certaine idéologie.

24. Par exemple Saul B. Cohen, Yves Lacoste, I. Mazis.

25. Pour de telles équivoques, il faut consulter Y. Lacoste, *Question de Géopolitique – L'Islam, la mer, l'Afrique*, L.L.D.P., Paris 1991, où le géographe français dit, en ce qui concerne la géopolitique, qu'il s'agit «de la connaissance technique de l'analyse du territoire et des contradictions qui ont lieu dans cet espace, afin de mieux approfondir le mystère des faits réels et mieux réagir ou agir par rapport à eux».

26. I.Th. Mazis, *Géopolitique: La Théorie et la Pratique*, Ed. Papazissis/ELIAMEP, Athènes 2002, 30.

3) En ce qui concerne «la connexion entre l'analyse et la pratique», nous pouvons dire que si quelque chose doit constituer dans le cadre du néopositivisme un critère d'estimation des théories, c'est bien la comparaison des prévisions théoriques avec l'expérience, par le biais de l'action. Rappelons encore la «praxéologie» – ou théorie de la pratique – telle que l'explique le sociologue français Raymond Aron. Nous sommes obligés de nous répéter encore en disant que: «*La Géopolitique utilise des outils scientifiques divers pour créer des modèles d'action stratégique. C'est le moment où la Géopolitique devient en réalité de la Géostratégie. [...] La Géopolitique c'est la pensée, le syllogisme, l'inscription des données, tandis que la Géostratégie, c'est l'application polarisée, le passage à l'acte. Il n'est pas inutile de dire que la Géopolitique ne constitue pas et ne revendique en aucun cas le titre de «Théorie Internationale» et qu'il ne s'agit pas d'une école des Relations Internationales.*»²⁷ Encore, «*la Géopolitique constitue la source productrice de la pensée théorique herméneutique qui sert à prévoir tout ce qui est relatif aux mécanismes de la prise de pouvoir au sein de l'environnement international. La Géostratégie, elle, entreprend de décrire les moyens pratiques par lesquels ces mécanismes seront appliqués. Par conséquent, la Géopolitique n'a pas de «patrie» tandis que la Géostratégie a des repères nationaux et donc propose des moyens pour réaliser des objectifs nationaux. Donc, ce n'est pas le géographe qui cherche à créer les mécanismes de conservation ou de la modification de la dynamique du pouvoir à travers l'analyse géopolitique,*²⁸ *mais l'homme politique.*»²⁹ Ces remarques devraient être prises en compte par toute personne qui exerce une critique en Géopolitique.

4) D'après ce que nous avons écrit déjà en février 2004,³⁰ la soi-disant géopolitique après la Guerre Froide s'est trouvée divisée entre deux écoles de pensée antagonistes – l'une, «*ethnocentrique*» et l'autre, «*universaliste*». Il est clair que dans les deux cas, nous y retrouvons en germe une approche idéologique. Chacune des deux sert un objectif concret, sans relation avec la géopolitique. Dans nos cours, nous aimons bien

27. *Ibid*, 41.

28. C'est-à-dire de la dynamique qui ressort par un mémorandum géopolitique.

29. *Comme cité*, 42.

30. N. Spykman, *op. cit.*, 12-13.

donner un exemple du «géopoliticien idéal», en faisant un parallélisme qui nous paraît pertinent, entre le *géopoliticien* et le *radiologue*. Le géopoliticien se donne comme objectif d'analyser et de mettre en valeur les structures de la défense, de l'économie, de la politique et de la culture des diverses Formations Socio-ethniques;³¹ il décrit leurs caractéristiques, leurs points de friction, leurs maladies en se servant de données quantitatives incontestables. Toute cette analyse aboutit à un modèle de prévision qui, en fonction des données quantitatives x , y , z (concernant l'économie, la défense, la politique et la culture) donne de nouveaux résultats, lesquels sont en mesure de définir l'orientation du système de répartition du pouvoir, au sein d'un complexe spatial particulier. Cette analyse permet d'éviter toute fixation idéologique ou morale. La question de l'Éthique, d'ailleurs, dans le cadre de l'Ordre International est très générale et relative, en un mot mal définie. De quelle morale parle-t-on? De «*morale marxiste*», de «*morale conservatrice*», ou «*nationaliste*», de celle du Marquis de Sade ou de Jeanne de Lorraine, ou encore de celle de Machiavel ou de Kant. Les critiques de la géopolitique et la *realpolitik* prétendent qu'il s'agit d'une méthode «amorable», parce que «non fondée sur la morale». Conclusion astucieuse qui pourrait surprendre même un étudiant en premier cycle d'études philosophiques. *La géopolitique ne propose pas de morale pour gérer le devenir international. Elle ne propose qu'une analyse et met en relief la Structure et le Fonctionnement du devenir international. La Géopolitique ne propose ni morale, ni action politique. D'ailleurs, comment pourrait-on rendre la Morale quantifiable? N'oublions pas: Le radiologue ne propose pas de thérapie, il ne donne que l'image de la réalité. Le champ d'action de la géopolitique et le devoir du géopoliticien obéissent au même principe. Les fonctions du géopoliticien et du radiologue se trouvent sur des axes parallèles.*

Une autre grande question du culte de l'absolu surgissant de l'école dite «critique» de la Géopolitique peut mieux se manifester à travers certains textes des critiques et à travers nos propres propositions.

a) D'après Chouliaras: «*La géographie, comme le Temps et l'Espace, dans la perception de l'école critique ne constitue pas une forme de "na-*

31. Ou d'autres éléments qui peuvent entrer dans la sphère d'un des quatre pylônes de la géopolitique.

ture”, c’est-à-dire un substrat solide et concret, mais plutôt une forme de savoir historique et social autour de la terre. Les montagnes et les mers n’ont pas d’importance en soi mais elles en obtiennent quand elles acquièrent un intérêt stratégique.³² Ces déterminations d’ordre géopolitique³³ peuvent très vite changer parce que tout ce qui paraît solide et stable peut se révéler particulièrement temporaire et fluide.³⁴ En guise d’exemple, citons le cas du pétrole. Plusieurs analyses contemporaines de la géostratégie et de la géopolitique³⁵ soulignent l’importance capitale du pétrole et les enjeux politiques et économiques qui sont liés à son transport vers les pays consommateurs de l’Occident. Les choses ont beaucoup changé. Le pétrole ne s’est révélé en tant qu’actant du devenir international qu’au début du XXe siècle. En réalité le pétrole constitue une “constante” récente dans l’évolution internationale». ³⁶

Nos positions qui pourraient révéler l’erreur du raisonnement cité ci-dessus, se résument dans les points suivants:

1) Les constantes géopolitiques ne sont pas éternellement stables. La conception selon laquelle elles le seraient, constitue une conclusion hâtive de l’école critique et résulte de la mauvaise compréhension des termes «constante quantitative», ou «constante naturelle» qui se réfèrent à la possibilité de mesurer l’unité du coefficient qui intéresse l’analyse tout au long de son processus ainsi que la nature de l’unité mesurée. Autrement dit, dans quelle mesure elle fait partie du royaume animal, de la flore et de la faune, du relief naturel, du sous-sol, des gisements naturels mais aussi des ressources naturelles disponibles.

En utilisant la méthode d’analyse géopolitique qui a recours aux pylônes i) de la défense, ii) de l’économie, iii) de la politique et iv) de la culture et de l’information, on arrive à une lecture de la réalité en termes économiques. L’énergie est de toute première importance, c’est

32. Les caractères en gras sont de nous.

33. Les caractères en gras sont de nous. Ces deux remarques présentent encore une fois cette confusion entre la géopolitique et la géostratégie qui se trouve dans l’esprit de l’auteur.

34. S. Dalby, *Geopolitics, Knowledge and Power at the End of the Century*, in G.O Tuathail and S. Dalby (eds), *The Geopolitics Reader*, Routledge, London 1998 dans: A Chouliaras, *Mythes Géographiques*, op. cit.

35. Quelle est alors, pour l’auteur, la différence entre ces deux termes?

36. A. Chouliaras, op. cit., 87-88.

le nerf de la guerre économique. La nature de l'énergie utilisée – lignite, pétrole, hydrogène – détermine et influence la source utilisée en lui accordant une importance stratégique. Quel analyste s'arrêtera à l'étude des gisements de lignite en tant que gisements d'importance stratégique capitale lorsque les structures économiques internationales se basent sur le pétrole? Il s'agit d'une remarque qui prouve que la géopolitique n'est pas de la théologie et que l'analyste avance dans son travail en utilisant des constantes (qu'il vaudrait mieux appeler coefficients) soumises aux conjonctures défensives, économiques, politiques et culturelles, et en aucun cas des valeurs universelles éternellement stables de façon platonique.

2) L'objectif de l'école critique de la géopolitique est de déstructurer la manière avec laquelle les élites politiques, dans l'exercice de leur pouvoir, décrivent et représentent l'espace.³⁷ L'approche critique vise à la démythification des fantasmes géographiques projetés par les pouvoirs de toute sorte, afin de révéler ce que Foucault appelle une «archéologie du pouvoir».³⁸ Il s'agit d'un point de vue de l'école dite «critique», avec lequel nous sommes tout à fait d'accord.

b) D'après Chouliaras: «*Le contrôle des océans et du territoire était à l'épicentre de la Géopolitique. Cependant l'argumentation géopolitique n'a pas seulement été utilisée pour agrandir la puissance étatique à l'étranger, mais aussi pour stabiliser l'ordre social interne*».³⁹

– Première objection: il n'y avait à l'«épicentre de la géopolitique» aucune forme de contrôle d'une situation quelconque. C'est une chose qui était et continuera d'être à l'«épicentre» de la *géostratégie*. La géopolitique procède à l'analyse du territoire géographique en question en puisant des facteurs d'analyse à partir des quatre champs ou pylônes cités plus haut.

– Deuxième objection: il ne s'agit en aucun cas d'agrandir quoi que ce soit à l'étranger ou à l'intérieur. Les auteurs se réfèrent ici à la *géo-pro-*

37. K. Dodds and J. Sidaway, «Locating Critical Geopolitics», *Environment and Planning D: Society and Space* 12 (1994), 515-524.

38. A. Chouliaras, *op. cit.*, 109-110.

39. G. Kearns, «Fin de Siècle geopolitics», dans P.J. Taylor (ed.), *Political Geography of the Twentieth Century*, Belhaven Press, London 1993 et G. Tuathail, *Critical Geopolitics*, dans A. Chouliaras, *op. cit.*, 119.

pagande, à l'usage du lexique géographique et géopolitique des représentations, et à son application au service d'une idéologie. On pourrait très bien utiliser un vocabulaire théologique, historique, sociologique, philosophique ou autre pour faire de la géo-propagande. Ce n'est pas le triste privilège du vocabulaire «géographique» et «géopolitique». Un exemple de géo-propagande et de l'usage lexical de la science historique et géographique est celui de la «question macédonienne». Comme le signale très justement A. Chouliaras: «... *La Grèce "territorialise" l'histoire et l'ERYM "historicise" le territoire*». Songeons cependant qu'il n'y a aucun abus contraire à la science dans la constatation que les actions, les œuvres, les pensées des hommes, les sociétés, en fin de compte, ont été déterminées et inscrites dans le «courant historique» tel qu'il passait «dans son lit géographique»! Elles n'ont pas été déterminées et inscrites *in vitro* mais *in vivo*. Si toutefois l'expression «territorialisation de l'histoire» signifie «corruption et altération des données historiques» d'un endroit géographique précis, nous ne pouvons admettre le jeu de mots précédent. Si ce n'est pas le cas, elle ne fait que porter de l'eau à la rivière.

Il reste juste à souligner qu'en ce qui concerne la terminologie arbitraire du discours en apparence historique ou géographique, la responsabilité n'incombe ni à l'Histoire ni à la Géographie, mais à ceux qui se prétendent historiens ou géographes. Qu'on se le dise.

Bibliography

- Chouliaras, Asterios, *Mythes Géographiques de la politique internationale*, Roes, Athènes 2004 [in Greek]
- Dalby, Steven, *Geopolitics, Knowledge and Power at the End of the Century*, in G.O Tuathail and S. Dalby (eds), *The Geopolitics Reader*, Routledge, London 1998
- Dodds, Klaus and J. Sidaway, «Locating Critical Geopolitics», *Environment and Planning D: Society and Space* 12 (1994), 515-524
- Harvey, David, *The Condition of Postmodernity*, Blackwell, London 1991
- Kearns, Gerry, «Fin de Siècle geopolitics», dans P.J. Taylor (ed.), *Political Geography of the Twentieth Century*, Belhaven Press, London 1993

- Lacoste, Yves, *Question de Géopolitique: L'Islam, la mer, l'Afrique*, L.L.D.P., Paris 1991
- Mazis, I. Th., *Le Temps Géographique et Économique*, Annexe Scientifique *ETUDES* de l'Université du Pirée, 1988
- Mazis, I. Th., *L'application du Temps Géographique revisitée, pour le modèle périphérie-centre*, Edition Universitaire Grecque, Athènes 1989, 73-120
- Mazis, I. Th., *Géopolitique: La Théorie et la Pratique*, Ed. Papazissis/ELIAMEP, Athènes 2002
- Ó Tuathail, Gearóid, *Critical Geopolitics*, Borderlines vol. 6, University of Minnesota Press, Minneapolis, MI 1996
- Ratzel, Friedrich, *Der Lebensraum*, Introduction I.Th. Mazis, ed. Proskinio, Athènes 20019 [nouvelle édition: I.Th. Mazis, *Ο ζωτικός χώρος του Φρειδερίκου Ράτσελ*], Herodotus, Athènes 2014]